Nicolas Bonanni

Les êtres humains sont-ils des machines comme les autres ?

Quand les sciences sociales font le service marketing de l'IA

2025

Nicolas Bonanni est l'auteur de *L'amour à trois. Alain Soral, Éric Zemmour, Alain de Benoist* (Le monde à l'envers, 2016), *Que défaire ? Pour retrouver des perspectives révolutionnaires* (Le monde à l'envers, 2022) et *L'écologie, révolutionnaire par nature* (Le monde à l'envers, 2025).

Texte publié sur lundi.am en septembre 2025.
Merci aux relecteurs et relectrices.

Cher Franck Cochoy, bonjour.

La revue en ligne *AOC* a publié en juin 2025 votre tribune intitulée « Pour l'antiluddisme. Du bon accueil de l'IA parmi les humains »[1]. Dans celle-ci, vous défendez l'idée selon laquelle le refus d'attribuer aux IA une intelligence de même nature que celle des êtres humains relèverait d'une forme d'anthropocentrisme. Vous en déduisez que le rejet des IA, le « luddisme », serait à mettre sur le même plan que d'autres discriminations, comme le racisme, le sexisme ou le spécisme. Les luddites, ceux qui critiquent l'IA, seraient comparables à ceux qui professent des idées racistes, sexistes ou hostiles à la notion d'intelligence animale. Au nom de l'émancipation, il faudrait donc rejeter radicalement le luddisme et accueillir les IA « parmi les humains » — il ne reste plus qu'à définir les termes et les modalités de cet accueil. Voilà ce que vous racontez.

Face à des idées absurdes, on est souvent tenté de détourner la tête, de pouffer ou de proférer quelques vagues imprécations, bref : de ne pas les prendre au sérieux. Pourtant, on sait l'importance de la production culturelle dans l'acceptation (ou le refus) des nouvelles formes économiques ou technologiques. Pour faire accepter le technocapitalisme, une petite louche de sciences sociales et de « philosophie », et ça va mieux. Je ne vous connaissais pas, Franck Cochoy ; j'ai appris que vous étiez spécialiste de sociologie de l'économie et du marketing à l'université de Toulouse. Je ne connaissais pas non plus le site où vous avez publié votre tribune ; renseignements pris ce sont des journalistes de France Culture qui animent la revue. Elle doit avoir une bonne caisse de résonance. Mais bon, RAS, finalement. Un article pour l'IA dans une revue lambda, pas de quoi fouetter un chat. C'est juste la petite musique, le bruit de fond : l'espace médiatique se remplit progressivement d'articles qui viennent normaliser l'IA et diffamer ceux qui s'y opposent : vieux jeu, apeurés par le changement, réacs, cryptofascistes, comparables aux racistes… J'avoue, pour moi ça a été l'article de trop. C'est tombé sur vous, désolé. Je me suis résigné à prendre au sérieux vos propositions et à tâcher de les réfuter, parce que contrairement à vous je n'ai pas envie de vivre dans un monde

(1) https://aoc.media/opinion/2025/06/05/pour-lantiluddisme-du-bon-accueil-de-lia-parmi-les-humains/

peuplé de robots humanoïdes. Je laisse ça à la SF, c'est un de ses fonds de commerce[2]. Moi j'ai envie de vivre dans un monde débarrassé de l'exploitation, de l'aliénation et de la domination. Traduction concrète : un monde d'où on aurait banni le racisme et le sexisme, mais aussi le capitalisme et donc ses outils technologiques directement issus de l'exploitation généralisée.

D'où cette lettre que je vous écris aujourd'hui. J'ai traîné un peu, et puis ensuite ça m'a pris un peu de temps pour l'écrire. Mais le point central, cher Franck Cochoy, c'est que je voudrais interroger avec vous la notion d'intelligence qui est au cœur du débat, même si ça rejoint sans doute ce que vous appelez dans votre article une « quête crispée d'une définition de l'intelligence ». C'est bien la question : peut-on décemment qualifier d'« intelligentes » des machines de calcul, même extrêmement performantes ? Pour ma part, j'estime que les considérer comme telles réduit l'intelligence au calcul. Or, c'est autour d'une telle réduction que le capitalisme libéral a construit sa conception de l'être humain — excluant au passage les animaux et repoussant aux marges de l'humanité les peuples n'ayant pas la même obsession calculatrice. Souscrire à une telle définition de l'intelligence revient donc à jouer un bien mauvais tour aux idéaux d'émancipation, ces derniers étant incompatibles avec le schéma de l'*homo œconomicus*. Une véritable émancipation nécessite une définition de l'intelligence qui ne tombe pas dans ces travers instrumentaux. J'évoquerai enfin le rôle des chercheurs et des intellectuels dans la production d'idéologies de légitimation des bouleversements sociaux engendrés le capitalisme avancé. Jeter l'opprobre sur les critiques du déferlement technologique ne revient-il pas à servir d'« idiot utile » aux libertariens réactionnaires de la Silicon Valley ?

---

(2) Isaas Asimov, *Le cycle des robots* (1956-1986) ; Philip K. Dick, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques* (1968) ; Stanley Kubrick, *2001, L'Odyssée de l'espace* (1968) ; Ridley Scott, *Blade Runner* (1982) ; Spike Jonze, *Her* (2013) ; les séries *Real humans, Black Mirror, Westworld*, etc.

- 1 -
L'INTELLIGENCE, UNE NOTION NÉCESSAIREMENT AMBIGUË

Votre article, mon cher, présente le travers de simplifier à l'extrême la notion d'intelligence, quitte à lui faire perdre sa substance même. Ce travers vous amène par la suite à une série de propositions politico-sociales aberrantes. En effet, la légèreté sémantique avec laquelle la notion est traitée dans votre article est redoutable, surtout au vu des enjeux ontologiques (il s'agit tout de même de décider si oui ou non les machines se placent sur le même plan que les humains) et politiques (ceux qui critiquent l'IA doivent-ils être traités comme des racistes ?).

Vous n'ignorez pas que le débat sur l'intelligence s'inscrit dans une longue discussion dans l'histoire de la pensée, rendue plus acérée ces dernières décennies par l'accroissement des capacités de calcul mécaniques dues à l'informatique. Il est donc nécessaire de s'intéresser aux termes canoniques de cette discussion. Je ne connais pas les débats dans les pensées non occidentales, asiatiques, africaines ou autres, je n'en parlerai donc pas ici, me contentant du cadre occidental. Historiquement, *intellegentia* est le terme employé par Cicéron pour traduire le grec *noêsis* : l'acte de comprendre. C'est en ce sens que le mot entre dans la langue française en 1175 pour désigner la « faculté de comprendre ». Aujourd'hui encore, le mot renvoie essentiellement selon *Le Robert*[3] à un ensemble de fonctions concernant la connaissance ou l'action éclairée par la spéculation préalable, à la faculté de connaître, de comprendre le monde, aux fonctions mentales ayant pour but la connaissance conceptuelle et rationnelle, et enfin à l'aptitude à produire des actions efficaces, et à s'adapter à un milieu ou une situation. Distinguons les différents usages du mot. Au niveau de la connaissance d'abord, deux usages se superposent : l'intelligence comme *contenu de connaissance* et l'intelligence en tant que *capacité de compréhension*. D'un côté, une somme de données, une compilation de savoirs ; de l'autre la faculté d'exercer ses sens, sa logique, son intuition et son entendement.

(3) *Dictionnaire culturel en langue française*, sous la direction d'Alain Rey, 2005, auquel sont emprunté une partie des développements étymologiques de ces paragraphes.

La seconde, qualitative, mélange d'instinct et de calcul, étant tributaire de la première, strictement quantitative, pour s'exercer correctement. Dans le sens commun, cette opposition s'exprime dans le cas bien connu de personnes dites « intelligentes » alors qu'elles sont surtout cultivées ou savantes : l'intelligence est la faculté de comprendre, elle ne se réduit pas à une somme de connaissances car elle est surtout la capacité à produire un sens.

Mais, au-delà de la compréhension, l'intelligence comporte aussi une dimension liée à l'action, à la rencontre avec le monde et à la capacité à produire des effets. Descartes affirme ainsi que « ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien »[4]. Pour Bergson, « originellement, nous ne pensons que pour agir. C'est dans le moule de l'action que notre intelligence a été coulée. » Le philosophe va plus loin encore : pour lui, l'intelligence a pour fonction d'« entrer en contact avec la réalité et même de la vivre ». Depuis le XVIe siècle, le mot signifie s'entendre au sens « se mettre d'accord », ce qui a donné l'idée de collusion, complicité, connivence. On trouve donc sur ce plan de l'action encore deux usages distincts qui s'entremêlent : *la capacité à opérer des actions efficaces et productives*, un guide d'action opérationnel, mais aussi la capacité à s'adapter à son milieu, à établir avec lui une relation, autrement dit *la faculté d'élaborer une éthique relationnelle*. On parle ainsi parfois d'« intelligence relationnelle ».

Pour résumer, ce sont au moins quatre sens différents qui se mêlent : la connaissance comme contenu, comme somme d'informations ; la compréhension, comme faculté à articuler des éléments et à produire du sens ; la capacité à permettre des actions efficaces, à découvrir des solutions aux difficultés rencontrées ; l'aptitude à s'adapter à un milieu, une manière éthique d'interagir avec le monde. Pour chaque domaine (la connaissance d'une part, l'action de l'autre), l'un des sens renvoie à un sens quantitatif et instrumental, quand l'autre a des connotations qualitatives, éthiques, relationnelles.

Il est évidemment ardu de strictement dénouer ce réseau de sens largement entremêlés. Le terme porte en outre en lui de nombreux paradoxes, le moindre n'étant pas que si la notion s'oppose parfois à celle d'« instinct », elle en est en partie indissociable (l'intelligence est liée à l'intuition). Il faudrait

(4) René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

encore préciser les relations entretenues par l'intelligence avec des notions voisines comme la raison, la rationalité, la pensée, le *logos* ou l'intellect. **La notion d'intelligence est donc complexe, ambiguë et plurielle, et cette ambiguïté fait partie intégrante de son histoire et de sa définition.**

Or, votre article opère une réduction de la notion, qui vient attenter à sa substance même. D'un côté, vous assimilez l'intelligence aux « capacités cognitives », c'est-à-dire à la capacité de notre cerveau à être en lien avec son environnement (la perception, la concentration, l'acquisition de compétences, le raisonnement, l'adaptation, les interactions sociales…), une sorte de définition large. D'un autre, la seule définition claire figurant dans l'article est empruntée à la spécialiste des neurosciences Anil Seth, et désigne « la capacité à atteindre des objectifs dans un large éventail d'environnements ». On ne se laissera pas abuser par l'emploi du mot « environnement », souvent à connotation écologique : il s'agit ici d'intégrer des paramètres extérieurs dans le but d'obtenir un résultat efficace et non de s'adapter à un milieu de vie, de le comprendre. Agencer efficacement des moyens à des fins, et non élaborer un art de vivre, une éthique. On le voit, cette définition réfère au troisième sens de la typologie élaborée précédemment et, comme on l'a signalé, elle est intimement liée au premier sens, l'aspect de calcul et de « traitement de données ».
Ayant évacué l'intelligence comme entendement, production de sens, guide éthique et relationnel, c'est une définition informationnelle, computationnelle et opérationnelle de la notion qui se dessine, au détriment des autres sens du mot. Cela tombe bien : c'est cette définition qui prévaut dans le cas de l'intelligence artificielle. C'est d'ailleurs uniquement si l'on accepte cette définition à l'exclusion de toute autre que l'on peut parler d'intelligence à propos de machines de calcul génératives. En effet, un être intelligent est un être ayant la capacité de connaître et comprendre. Évidemment, les ordinateurs ne « comprennent » pas : ils calculent. S'ils obtiennent des résultats probants, efficaces, c'est en rapprochant des séries de données, par des effets de corrélation et non de causalité. Ils arrivent à fournir des réponses à la question « Comment ? », jamais à la question « Pourquoi ? ». **Qualifier d'intelligents des calculateurs électroniques (même extrêmement performants) réduit l'intelligence au calcul, ce dernier n'étant pourtant que l'une des composantes de l'intelligence.**

Pour IBM, « l'intelligence artificielle est une technologie qui permet aux ordinateurs et aux machines de simuler l'apprentissage, la compréhension, la résolution de problèmes, la prise de décision, la créativité et l'autonomie de l'être humain. »[5] C'est entendu : les IA sont des simulateurs d'intelligence, des « intelligences factices » (même si vous en doutez dans votre article), des supercalculateurs dont la puissance est telle qu'elle permet d'obtenir des résultats opérationnels que l'esprit humain ne peut obtenir. Dès 1950, dans un article sur « les machines de calcul et l'intelligence » que vous connaissez, le mathématicien Allan Turing espérait « que les machines finiront par concurrencer les hommes dans tous les domaines purement intellectuels. »[6] Apparemment, son pari est en cours d'accomplissement : depuis quelques décennies, cette puissance permet de résoudre des calculs scientifiques, de remporter d'excellents résultats aux jeux de stratégie aux règles strictes comme le jeu d'échecs, qui peuvent être réduits à une somme de calculs. Si on a longtemps douté que le développement des ordinateurs permette à la machine de battre l'humain, ce point est désormais réglé depuis la fin des années 1990, avec les premières victoires de Deep Blue contre le champion du monde Garry Kasparov. Oui, les ordinateurs détiennent ou sont en voie de détenir une puissance de calcul supérieure à l'esprit humain.

Turing, tout génie des maths qu'il était, réduisait « tous les domaines purement intellectuels » au monde des mathématiques. Or, la nouveauté introduite par les IA depuis deux ans tient à ce que les résultats opérationnels de la puissance de calcul sont en train de déborder des jeux aux règles strictes, pour envahir le terrain conversationnel, la création de contenus culturels (images, textes, vidéos…) et le travail de synthétisation de documents complexes, voire les relations sociales (agents conversationnels, IA affectives…) ; c'est à dire tous les domaines intellectuels ou, comme vous le dites, « la quasi-totalité des interactions possibles ». Ce qui paraissait hier encore relever du domaine réservé de l'intelligence humaine a été placé en concurrence avec les calculateurs électroniques. En outre, ces résultats sont voués, si on ne se décide pas à interrompre les recherches, à s'améliorer encore. De la même façon que les IA d'aujourd'hui obtiennent des résultats qu'on n'imaginait pas hier, celles

(5) https://www.ibm.com/fr-fr/think/topics/artificial-intelligence

(6) Allan Turing, « Comuting Machine and Intelligence », *Mind*, vol. 59, n° 236, 1950.

de demain investiront sans doute des domaines qu'on estime aujourd'hui comme strictement humains. La surpuissance des calculateurs permet de simuler l'apparence de comportements humains complexes. Mais une bonne simulation est-elle comparable à un évènement réellement vécu ?
Dans ce cadre, vous avez raison de mentionner le test de Turing, cette expérience de pensée imaginée par Turing dans son article. Le test consiste à mettre un humain en confrontation verbale à l'aveugle avec un ordinateur et un autre humain. « Si la personne qui engage les conversations n'est pas capable de dire lequel de ses interlocuteurs est un ordinateur, on peut considérer que le logiciel de l'ordinateur a passé avec succès le test »[7]. Comme le rappelle un observateur, « quiconque s'est amusé à questionner le nouveau logiciel Chat GPT est forcé d'admettre que non seulement l'expérience de Turing ne relève plus de l'imaginaire, mais de la réalité bien concrète, mais qu'en plus, l'IA semble déjà avoir passé le test haut la main »[8]. La prédiction de Turing est en cours de réalisation. Ce qui est en jeu ici n'est donc pas de savoir si l'on peut techniquement élever encore, et jusqu'où, les capacités de calcul informatique. La question est celle de la définition de l'intelligence. D'excellents résultats en calcul permettent-ils de devenir intelligent ? En aucun cas. Car, de la même façon qu'il faut distinguer l'intelligence de l'accumulation de savoirs, il faut se garder de la confondre avec la puissance de calcul. Cette dernière peut certes faire illusion, mais ne peut nullement répondre à la définition plurielle de l'intelligence donnée plus haut. En particulier, la compréhension (la production de sens) et l'élaboration d'une éthique relationnelle me semblent inaccessibles aux machines de calcul génératif, celles-ci se bornant par nature à accumuler et traiter des données et à permettre des actions efficaces et opérationnelles. Pour le dire plus simplement, et comme j'ai tâché de l'expliquer dans un autre article[9] : les machines ne sont pas intelligentes et l'« intelligence » prêtée aux IA n'est pas de même nature que l'intelligence humaine. Même IBM le sait, quand vous faites semblant de l'ignorer.

---

(7) Wikipédia, « test de Turing »
(8) Philippe Setlakwe Blouin, *Le devoir*, décembre 2022.
(9) Nicolas Bonanni, *L'écologie, révolutionnaire par nature*, Le monde à l'envers 2025, en particulier l'annexe « La nature de l'écologie ».

- 2 -
RÉDUIRE L'ÊTRE HUMAIN AU CALCUL

Si, avec l'IA, une définition purement calculatoire et instrumentale de l'intelligence peut s'imposer, c'est parce que cette réduction est déjà à l'œuvre dans la conception libérale de l'être humain ; rien d'étonnant à ce que vous l'adoptiez, M. Cochoy, puisque vous êtes un sociologue de l'économie qui s'intéresse aux nouvelles technologies. Or, les progrès de l'informatique ne font que réaliser, amplifier et radicaliser des tendances qui étaient déjà présentes dans le libéralisme.

Dès 1651, Thomas Hobbes affirme dans le Léviathan que « la raison n'est que le calcul (c'est-à-dire l'addition et la soustraction des conséquences des dénominations générales dont nous avons convenu pour *noter* et *signifier* nos pensées) »[10]. L'être humain est alors interprété à travers ses comportements calculateurs, considéré comme un homo œconomicus qui, si on le laisse à l'état de nature, vit dans un état de « guerre de chacun contre chacun », car « la nature dissocie les humains » (Hobbes, encore[11]). Par la suite, si Helvétius et Mandeville vont considérer que l'amour de soi est la seule motivation de l'être humain, par nature égoïste, d'autres philosophes libéraux (Hume, Mill…) promouvront une vision de l'intérêt plus global, pensé à l'échelle sociale. Mais il s'agira toujours, dans une perspective utilitariste amorale, de peser avantages et inconvénients, d'additionner et de soustraire comme dans une machine à calculer. Ce double postulat — réduisant la raison au calcul et considérant les individus comme des agents rationnels cherchant à maximiser leurs gains et à réduire leurs pertes — forme la base de la science économique, depuis Adam Smith et sa « main invisible » du Marché, jusqu'aux néo-libéraux en passant par la théorie des jeux. Bien sûr, nombre de chercheurs en sciences sociales — et même d'économistes non libéraux — ont contesté une vision réductrice de l'être humain basée sur l'intérêt et le calcul. Nous sommes évidemment mus par d'autres forces que l'intérêt rationnel. L'influence des sentiments, de l'inconscient ou des déterminations sociales a ainsi été mise en avant ;

---

(10) Thomas Hobbes, *Léviathan*, 1651, pp. 110-111 de l'édition Folio.
(11) Thomas Hobbes, *Léviathan*, 1651, pp. 224-225 de l'édition Folio.

le néo-libéralisme lui-même, quoiqu'héritier du libéralisme classique, a intégré à sa théorie l'irrationalité de bon nombre de comportements humains, tout en conservant paradoxalement le cadre général de l'intérêt individuel. **Dans tous les cas, c'est bien la vision libérale de l'être humain réduisant l'intelligence à une collecte et un traitement de données — au calcul — qui a triomphé.** Le premier sens de compréhension, entendement, se fait progressivement remplacer.

Ça va plus loin que ça. À cette vision réductrice et mécaniste de l'intelligence comme calcul correspond une représentation des êtres vivants comme machine et du cosmos comme machine géante. Ce système de pensée n'est pas propre au libéralisme. Il émerge aux XVIIe et XVIIIe siècles, quand des esprits libres professent contre l'absolutisme religieux des doctrines empiristes, matérialistes et mécanistes. À cette époque, fleurissent dans toute l'Europe des automates au réalisme bluffant : le « joueur de flûte » de Vaucanson, qui jouait douze morceaux différents, le « canard » du même Vaucanson, imitant tous les mouvements de l'animal « jusqu'à l'ingestion et la digestion complète des aliments »[12]… Cet engouement occidental pour les automates réactualise le thème millénaire des êtres artificiels (servantes d'or d'Héphaïstos, statues de Dédale, Ars magna de Lulle, Golem juif…) et inspire les philosophes. Du précurseur Descartes[13] à La Mettrie[14], en passant par Hume ou Hélvetius[15], l'être humain est considéré comme une machine sensorielle dotée de raison, au service de ses intérêts. Plus que l'humain, c'est l'ensemble des êtres vivants qui sont comparés à des machines très perfectionnées. Ainsi David Hume déclare : « La ressemblance de l'univers avec une machine faite de la main des hommes est si palpable, si naturelle, et justifiée par un si grand nombre d'exemples d'ordre et de dessein dans la nature qu'elle doit frapper immédiatement les esprits dégagés de préjugés et obtenir une approbation universelle »[16] — la métaphore du monde comme horloge mécanique géante actionnée par

(12) Philippe Breton, *Une histoire de l'informatique*, La découverte, 1987.
(13) René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.
(14) La Mettrie, *L'homme-Machine*, 1748.
(15) Helvétius, *De l'homme*, 1795.
(16) David Hume, *Dialogues sur la religion naturelle*, 1779 (cité par Bertrand Louart, *Les êtres vivants ne sont pas des machines*, La Lenteur, 2018).

un « Grand Architecte » remontant à Nicolas Oresme au XIVe siècle[17]. Précurseurs du libéralisme, mais aussi du socialisme et des principales tendances de la Modernité, ces philosophes vont notablement contribuer à la rationalisation des arts, des sciences et des métiers (comme l'énonce le sous-titre de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert), et favoriser à terme la naissance de la technoscience. Jacques Luzi rappelle que « la technoscience dérive de la croyance occidentale en un Dieu-horloger ayant conçu et fabriqué un monde-machine qui, fait à son image, est pourvu de la capacité de percer tous les secrets mathématiques du « grand livre de la nature » (Galilée) »[18].

La comparaison de l'organisme, de l'esprit ou du cosmos avec des machines perfectionnées aurait pu rester ce qu'elle était à l'origine : une comparaison, un modèle, une métaphore pouvant permettre de faire des découvertes. Mais la question a pris une autre ampleur, avec la Révolution industrielle qui a imposé au début du XIXe siècle le règne des machines dans la production. Libéralisme et technoscience : ce sont deux forces différentes, quoiqu'entretenant une certaine parenté, qui se percutent à ce moment-là. D'un côté, l'idéologie libérale, avec ses mots d'ordre de « responsabilité individuelle », de « liberté » et de « propriété », qui voit la société comme un agrégat d'agents économiques rationnels et calculateurs cherchant à satisfaire efficacement leurs intérêts égoïstes. De l'autre, la technoscience, une infrastructure matérielle fondée sur les machines et la pensée abstraite, également au service d'une « efficacité » sans considérations éthiques. **La rencontre de cette idéologie et de cette force matérielle va progressivement imposer *dans les faits* la réification des êtres vivants : on va traiter l'être humain, tous les animaux et l'ensemble du vivant comme de simples choses animées, des automates.**

Deux cents ans plus tard, avec entretemps le coup d'accélérateur donné par l'informatique au milieu du XXe siècle, vous pouvez mesurer le triomphe de ce mariage de raison entre le libéralisme et la technoscience. La productivité, la production, la consommation ont augmenté dans des proportions inimaginables, le secteur économique a pris une place prédominante : les activités dites « économiques » se sont désencastrées du reste de la vie sociale pour devenir un secteur de plus en plus autonome,

(17) Jacques Luzi, *Au rendez-vous des mortels*, La lenteur, 2018.
(18) Jacques Luzi, *Ce que l'intelligence artificielle ne peut pas faire*, La lenteur, 2024.

une fin en soi[19]. Triomphe, ou naufrage : à l'exploitation démesurée des ressources naturelles et des travailleurs répond l'isolement des consommateurs dans des réalités virtuelles et des bulles sociales.

La question centrale autour de la thématique de l'intelligence, quand elle est abordée par le rapport aux machines, est donc moins de savoir ce qui arrive aux machines quand on les compare aux humains, que ce qui arrive aux humains quand on les compare aux machines. Dans le test de Turing (comme dans l'expérience de Milgram), l'objet de l'expérience n'est pas celui que l'on croit. On pense tester une IA pour déterminer si elle est ou non intelligente ; mais on oublie de se demander *ce que cette expérience fait aux humains.* La réponse n'est pas brillante. En adoptant une définition computationnelle de l'intelligence, ce ne sont pas les machines qui se trouvent augmentées jusqu'au statut d'humains : ce sont les humains qui se trouvent dévalorisés jusqu'au statut de machines. Depuis le test de Turing et le développement de la cybernétique (Norbert Wiener, John Von Neumann…), les promoteurs de l'intelligence artificielle veulent réduire la vie à un ensemble d'informations et la pensée à une somme de calculs. Avec l'IA, un nouveau cap est franchi : c'est quotidiennement que nous comparons nos facultés cognitives aux machines et que, selon vous, « les spécificités supposées de l'intelligence humaine résistent assez mal aux assauts concurrentiels de l'IA ». J'avoue, Franck Cochoy, que j'ai un peu plaint vos proches quand j'ai lu sous votre plume que la seule chose qui importe dans le cadre d'une interaction, c'est d'être « capable de simuler des états émotionnels ». C'est donc que, selon vous, rien n'existe par soi-même, il n'y a que des apparences et les relations sont basées sur du vide. Entre une simulation et une véritable émotion, si les apparences sont sauves, pour vous c'est pareil. Le monde est un théâtre où des êtres vides jouent chacun leur rôle — et si le rôle doit être repris par une machine qui imite bien, eh bien c'est équivalent. La vie avec vous doit être assez fun, mais un peu creuse.

Cher Franck, j'ai bien compris que lorsque vous avez écrit votre article, vous n'avez pas eu peur d'énoncer des âneries. Vous plaidez donc « pour un accueil ouvert, mais prudent des machines intelligentes en démocratie »,

(19) Karl Polanyi, *La Grande Transformation,* 1944.

vous voulez « réfléchir à la façon de vivre avec les nouvelles machines intelligentes ». Le titre de l'article, quant à lui, suggère même d'accueillir les IA « parmi les humains ». Vous cultivez sciemment l'ambiguïté : s'agit-il de les inscrire au sein de la communauté humaine, ou bien de leur faire une place à côté de nous ? La leçon — ou plutôt le postulat — du test de Turing, c'est qu'il n'y a pas d'humanité en soi, seulement des manifestations d'humanité. Si une machine arrive à produire toutes les manifestations attendues d'intelligence humaine, au nom de quoi devrions-nous lui dénier le statut d'humain ? L'absurdité d'une telle question pointe les limites de votre « anti-solipsisme cognitif » : les machines ne sont pas des êtres humains et les êtres humains ne sont pas des machines[20]. Il s'agit de deux catégories différentes, deux ontologies si l'on veut. Chacune est exclusive de l'autre : elles sont différentes *par nature* car elles n'ont pas les mêmes propriétés constitutives ni le même statut. Les êtres vivants — dont font partie les humains — naissent. Issus du hasard, ce sont des personnes, qui possèdent une dignité. Les artefacts — outils, machines, IA… — sont fabriqués : ce sont des choses, issues d'une volonté auxquelles on peut attribuer un prix et trouver des équivalents. Pour reprendre la terminologie de Kant, les uns sont des fins en soi, les autres des moyens[21]. Encore faut-il ajouter que ce débat n'a pas lieu dans les cieux éthérés des Idées, mais dans le monde réel de 2025. Vous vous y connaissez en économie, Franck Cochoy, vous faites des livres sur les innovations technologiques au service de l'économie[22] ; vous savez que le budget R&D dans le domaine de l'IA est prévu pour atteindre 475 milliards de dollars (en hausse de 42 % par rapport à 2024. C'est l'équivalent du PIB du pays le plus riche d'Afrique, le Nigeria)[23]. Les artefacts sont des créations humaines, certes, mais surtout l'expression de la volonté d'individus particuliers, ou d'entreprises particulières, ou de classes sociales particulières. Ce n'est pas « l'humanité » qui développe l'IA, mais bien certaines entreprises et certains centres de recherches publics. Faut-il vous rappeler que l'IA est une technologie au service des intérêts du Grand Capital et des intérêts

(20) Bertrand Louart, *Les êtres vivants ne sont pas des machines*, op. cit.
(21) Si Kant attribuait cette qualité aux seuls humains, je propose de l'attribuer aux êtres vivants.
(22) Franck Cochoy, *Sociologie d'un « curiositif »*, Le Bord de l'eau, 2011.
(23) https://www.lemondeinformatique.fr/actualites/lire-le-rebond-des-depenses-it-stimule-par-l-ia-en-2025%C2%A0selon-gartner-97430.html

des États. Elle n'est évidemment pas neutre, même si tout article de presse sur le sujet prétend faire preuve de neutralité en affirmant que l'IA n'est ni-bonne-ni-mauvaise-tout-dépend-de-ce-qu-on-en-fait-et-il-faut-des-usages-prudents, etc., on connaît la chanson. Elle est à la fois un enjeu économique majeur et une arme au service des dominants. On est même en droit de prendre le mot « arme » au sens propre, quand on connaît l'intérêt des militaires pour le domaine[24]. Par manque de temps, je laisse de côté tout le sujet du transhumanisme, qui constitue pourtant un autre aspect important des avancées technologiques…
Résumons : au nom d'intérêts particuliers, les dominants développent une technologie issue d'une vision mécaniste du monde, qui va encourager encore la domination du monde par la Tech américaine et les États impérialistes. En contrepartie, nous aurons la possibilité de faire écrire nos dissertations par ChatGPT et de trouver du réconfort affectif auprès d'une IA émotionnelle comme Affectiva[25]. Que font les intellectuels comme vous ? Ils appellent à donner un statut juridique aux armes du grand capital, à les accueillir sur un pied d'égalité avec celles et ceux des humains qui n'ont plus que leur souris pour cliquer[26]. Vous êtes sérieux Franck ? Vous avez réfléchi deux secondes à qui sortira perdant ?

Je sais que vous n'aimez pas la métaphysique. Mais tout de même, prenons un peu de recul sur cette drôle de créature qu'est l'être humain. Faite de chair, de sang, de fantasmes, de rire, de calcul et d'intérêt, liée aux autres tant par des sentiments que par des idées, dépendante de son milieu tant pour son alimentation que pour sa vie affective, prise tantôt de délires de toute-puissance et d'autres fois d'une peur tragique de la mort, férue de poésie comme de vidéos pornographiques trash ; vous conviendrez qu'il est difficile de cerner facilement cette créature et de donner une définition simple de son intelligence. C'est un lieu commun de dire qu'on peut attendre de lui le pire comme le meilleur, mais il est bien connu

(24) Deux exemples parmi d'autres : https://www.defense.gouv.fr/sites/default/files/aid/Bilan%20d%27activite%CC%81s-2024.pdf en France et https://www.darpa.mil/research/programs/ai-forward aux Etats-Unis.
(25) https://www.affectiva.com/. Voir aussi https://innovations.fr/ia-et-ados-quel-impact-sur-leur-vie/
(26) Dans une optique de modernisation, l'expression vient de remplacer officiellement « n'avoir plus que les yeux pour pleurer ».

qu'on trouve surtout ce qu'on cherche : en en appelant aux bas instincts (peur, égoïsme, ressentiment), on ne rencontrera pas le même être que si on vient trouver en lui le philosophe, l'altruiste ou l'artiste. C'est en cela que la réduction opérée par le libéralisme est contestable. Descriptive *et* prescriptive, elle oriente l'être humain sur un chemin périlleux. On peut en dire de même de la vision réductionniste qui nous présente comme des machines perfectionnées. Chacun son idéal, et celui-ci n'est pas le mien.
Au demeurant, réduire l'humain à une machine perfectionnée pose un problème : avec le perfectionnement des machines, ce qui était hier une machine perfectionnée peut vite être dépassé, et devenir une machine désuète. C'est ce qui s'est passé dans le cas de Kasparov. Autrement dit : si vous acceptez de vous placer sur le même plan que les ordinateurs, même en position de supériorité, vous ouvrez la possibilité d'être demain l'inférieur des machines. C'est ce qu'avait saisi dès 1942 le philosophe Günther Anders en analysant les sentiments qui traversent l'être humain qui se compare aux machines fruits de sa création et qui se rend compte que celles-ci travaillent mieux que lui : plus vite, plus précisément avec des productions plus régulières. La machine travaille plus vite, mais il faut aider la machine à travailler. Nous devenons les assistants des machines, ceux qui leur fournissent du carburant, qui les nettoient, qui les réparent, qui appuient si nécessaire sur des boutons… Nous croyions avoir fabriqué des instruments, et nous devenons en fait les instruments des instruments. L'être humain, confronté à ses créations, constate sa propre faiblesse face aux machines. Le sentiment majoritaire pouvait être qualifié, dit le philosophe, de « honte prométhéenne ». Il entend par là « la honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées »[27]. L'être humain éprouve la vanité de ses efforts, dans un monde en outre soumis à la menace d'une guerre mondiale et du feu nucléaire : c'est le règne de ce qu'Anders appelle « l'obsolescence de l'homme ».

(27) Günther Anders, « Sur la honte prométhéenne » [1942], in *L'Obsolescence de l'homme* [1956], éditions de l'Encyclopédie des nuisances et éditions Ivréa, 2002.

- 3 -
DE QUELLE INTELLIGENCE L'ÉMANCIPATION A-T-ELLE BESOIN ?

Bon, je pense que vous comprenez un peu maintenant pourquoi je ne vous ai pas répondu dans la minute. Pour vous écrire, j'ai dû potasser un peu. Mais j'étais bien motivé, parce qu'il y a un vrai enjeu à ne pas vous laisser raconter des bêtises qui débouchent sur des erreurs stratégiques et des calomnies politiques de bas étage. En effet, en adoptant une définition calculatoire et instrumentale de l'intelligence et de la raison tout en prétendant vous placer dans la continuité des luttes féministes, antiracistes ou pour la reconnaissance de l'intelligence animale, vous trahissez l'émancipation que vous prétendez défendre.

Mettre en parallèle l'émergence de l'IA avec les luttes des femmes et des peuples colonisés semble une blague de bien mauvais goût quand on a connaissance de quelques éléments de contexte. Ainsi, un récent rapport de l'Organisation internationale du travail nous apprend que dans les emplois susceptibles d'être automatisés par l'arrivée de l'IA dans les entreprises, les femmes sont en première ligne. À l'échelle mondiale, les postes occupés par des femmes sont trois fois plus menacés que ceux des hommes[28]. Quant au racisme, on rit jaune quand on connaît le coût social et environnemental des nouvelles technologies en Afrique, dans le Grand Nord canadien, en Asie du Sud-Est ou en Amérique du Sud pour l'extraction des matières premières nécessaires à la production des outils numériques. Pour extraire ces « minerais de sang »[29], les droits des peuples premiers sont foulés aux pieds, les milices mettent la RDC à feu et à sang. Le mode de vie numérique repose sur une exploitation intensive des ressources naturelles, et se fait au bénéfice principal des grandes puissances impérialistes[30]. Une simple carte du monde rend visibles quels pays ont profité de la mondialisation capitaliste : c'est le Nord global qui a accru

(28) https://www.usine-digitale.fr/article/les-emplois-des-femmes-sont-plus-exposes-a-l-ia-generative-selon-l-organisation-internationale-du-travail.N2232259
(29) Christophe Boltanski, *Minerais de sang. Les esclaves du monde moderne*, Grasset, 2012
(30) Un exemple parmi d'autres : Fabien Lebrun, *Barbarie numérique*, L'échappée, 2024.

son hégémonie sur le reste du monde. Il semble aujourd'hui difficile de défendre l'idée selon laquelle le capitalisme ou la technoscience seraient des formes sociales émancipatrices au service des minorités. Rassurez-moi, M. Cochoy : ce n'est quand même pas ce que vous essayez de faire croire ?

Le triomphe de la rationalité instrumentale a certes permis des résultats impressionnants, en termes d'augmentation de la productivité. Mais cette recherche étant totalement déconnectée de tout impératif éthique, la productivité est maximale dans tous les domaines, y compris celui de la destruction. Alors, peut-on décemment qualifier d'« intelligente » une société ayant produit la capacité de détruire plusieurs dizaines de fois la Terre grâce à son arsenal nucléaire ? Peut-on décemment qualifier d'« intelligente » une société qui détruit la biodiversité dans des proportions inédites depuis des millions d'années ? Une société incapable de ralentir ou de stopper un réchauffement climatique aux causes majoritairement anthropiques qui menace d'atteindre 4 degrés d'ici la fin du siècle ? C'est curieux, car dans votre article vous semblez très conscient de ces derniers points, mais vous n'en tirez pas la conclusion qui s'impose, et vous déclarez votre amour aux pires produits du système que vous semblez dénoncer par ailleurs.

Celles et ceux qui se battent pour l'égalité entre les hommes et les femmes ou contre le racisme savent que ce n'est pas en s'appuyant sur la mentalité de calcul et de l'instrumentalisation que leurs combats pourront trouver une issue positive. Il n'y a pas d'émancipation des « minorités » au sein du technocapitalisme. « Femmes dirigeantes d'entreprises », « diversité » ou « inclusion » dans l'entreprise, astronautes de toutes les nationalités à la conquête de Mars : c'est toujours le même système intrinsèquement instrumental et dominateur qui cherche à se renouveler.

En réalité, l'émancipation desdites « minorités » (dont il reste à prouver qu'elles soient minoritaires) passe par l'émancipation de tous. Si les luttes féministes ou antiracistes spécifiques sont bien sûr nécessaires, l'enjeu repose sur une articulation des combats qui ne vienne pas oblitérer l'émancipation de l'ensemble des êtres vivants. Autrement dit, lutter pour l'émancipation devrait signifier défendre une autre vision de l'intelligence, des relations entre les êtres, une autre ontologie, incompatible avec le schéma de l'*homo œconomicus* et de la « guerre de chacun contre chacun ».

Ce que bon nombre de personnes en lutte au quotidien essayent de mettre en œuvre, c'est l'inverse de ce que vous faites quand vous revendiquez un statut d'être intelligent pour les calculateurs électroniques. Mais enfin, vous avez vous-même écrit quelque part que l'*homo œconomicus* ne méritait pas tant d'acrimonie[31]…

Breaking news : **l'intelligence humaine – et cela vaut aussi pour l'intelligence animale – repose nécessairement sur une forme de sensibilité.** Par sensibilité, j'entends qu'elle est issue des sens et intimement liée à eux, et que les sens ne peuvent se réduire à des données informatiques collectées et transmises à un centre de traitement (contrairement au cas de la machine, qui établit son seul rapport au monde par ce prisme). Désolé pour les informaticiens que vous aimez tant et qui « ont fait le pari qu'il était possible d'extirper [l'intelligence] de notre corps et de la réagencer/déplacer ailleurs », mais nous ne sommes pas que de simples réceptacles à sensations ou à données. Nous interagissons avec le monde et cette relation à double sens est constitutive de notre intelligence, l'intelligence ne se réduisant pas au traitement de données, mais incluant aussi la production de sens et de compréhension en lien avec ce que nous percevons et ce que nous produisons. Il faut donc bien comprendre cela : notre corps ne fait pas que recueillir et transmettre des données à notre cerveau. Croire cela, ce serait reproduire le vieux dualisme qui nous imagine avant tout comme des âmes, conjoncturellement incarnées dans des corps — ces derniers n'étant jamais qu'un vulgaire substrat biologique[32]. Tout ça, c'est la grande leçon de l'école philosophique de la phénoménologie, autour de Merleau-Ponty. Enfin, plutôt, ce que j'en ai compris au fil de mes lectures ; je ne prétends pas que vos collègues profs de philo agrégés expliqueraient ça de la même manière.

---

(31) Franck Cochoy (dir.), *La captation des publics*, Presses universitaires du Mirail, 2004.
(32) Voir Céline Lafontaine, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Seuil, 2004 et *La société postmortelle. La mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences*, Seuil, 2008.

Connaissez-vous Matthew B. Crawford ? Ce philosophe étasunien se livre depuis une vingtaine d'années à un travail associant phénoménologie, sciences cognitives, éloge du travail manuel et critique de l'idéologie libérale[33]. J'aime beaucoup son travail. Selon lui, nous baignons dans « une culture qui associe le progrès de la liberté et de la dignité humaine à l'abstraction toujours plus grande des contingences matérielles ». Comme j'ai déjà tâché de l'expliquer ailleurs[34], cette position d'extériorité au monde — de supériorité en fait — trouve ses racines modernes chez Descartes, qui professait un dualisme corps/esprit, chacun étant réputé indépendant. Ce dualisme est profondément ancré dans notre culture moderne : le sujet cartésien est semblable à un « cerveau baignant dans une cuve »[35], recevant passivement des stimuli extérieurs et les interprétant selon ses représentations. En réalité, rappelle Crawford, nos facultés rationnelles sont intimement liées à une compétence émotionnelle et corporelle et « le caractère incarné (*embodied*) de notre existence et le type de mobilité qui l'accompagne […] ne sont pas de simples auxiliaires de la perception, mais sont constitutives de la façon même dont nous percevons. Comme l'explique [le chercheur Alva Noë] : « la perception est une forme d'action. Elle n'est pas quelque chose qui nous arrive ou qui se produit en nous. Elle est quelque chose que nous faisons. »[36]. Par nature, nous éprouvons « [notre] incomplétude et, par conséquent [notre] besoin de l'autre »[37]. Il est donc illusoire de vouloir séparer corps et esprit. C'est ainsi : nous sommes notre corps, et nous vieillirons avec lui — et nous mourrons avec lui.

Construire une conception de l'intelligence alternative aux représentations mécanistes, cela peut aussi passer par étudier les agencements à l'œuvre dans d'autres sociétés. De nombreux peuples ont ainsi développé une intelligence de leur milieu dont nous serions bienvenus de nous inspirer : peuples d'Amazonie ou d'Asie du Sud-Est par exemple. Certains de ces peuples sont animistes : ils confèrent à tous les êtres vivants — et parfois

---

(33) Matthew B. Crawford, *Eloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, La découverte, 2010; *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, La découverte, 2015.
(34) Nicolas Bonanni, *Que défaire ? Pour retrouver des perspectives révolutionnaires*, Le monde à l'envers, 2022.
(35) L'expression est de Hillary Putnam, citée par Matthew B. Crawford, *Contact*, op. cit.
(36) Matthew B. Crawford, *Contact*, op. cit.
(37) Matthew B. Crawford, *Contact*, op. cit.

même aux rivières ou aux montagnes — des esprits, des âmes. Ça peut paraître étrange, et en premier lieu à moi qui suis athée et matérialiste. Il faut cependant constater que, en pratique, ces autres cosmologies ont été incapables d'inventer les élevages concentrationnaires de poulets ou la bombe atomique. Ce n'est pas un défaut, et cela doit même être mis à leur crédit : cela traduit un rapport à leur milieu moins dominateur et moins destructeur, plus modeste peut-être. En effet, même si des mécanismes de violence existent largement dans la plupart de ces peuples, ils ont su *ne pas se doter des moyens* qui permettraient le déchaînement de la violence à une échelle industrielle.

La modestie, l'humilité, la capacité à s'autolimiter, à s'empêcher, la conscience et l'acceptation de notre tragique condition mortelle, voilà ce qu'il faudrait développer. Sous les auspices du technocapitalisme, l'espèce humaine a achevé de conquérir le Globe. Cette volonté de puissance, je pense qu'elle fait partie des forces qui ont toujours traversé l'humanité — les philosophes l'appellent l'hubris. Mais ce n'est que depuis tout au plus deux cents ans que nous nous sommes dotés des moyens de vraiment asservir le monde, de déchaîner notre hubris. Cette dynamique va en s'accélérant, jusqu'à ce que, probablement, on rencontre un mur. Évidemment, la solution la plus logique, la plus intelligente, consisterait à s'arrêter avant le mur. À ralentir, et à adopter un comportement moins destructeur, à sortir même de la logique de la destruction et de la domination. Mais on comprend bien les problèmes qui se posent ici : prendre cette proposition au sérieux, cesser de considérer le monde comme une « ressource » et les êtres vivants comme des outils, cela nécessiterait de démanteler la majeure partie — si ce n'est la totalité — de l'appareil de production mis en place depuis la Révolution industrielle. D'en finir avec la division internationale du travail qui s'est imposée à nous, avec la « main invisible du marché » et avec le mode de vie occidental qui, on le sait, nécessiterait si l'on voulait le généraliser à l'ensemble des êtres humains, des ressources naturelles équivalant à plusieurs planètes Terre. Il ne suffira pas de remettre en cause notre rapport au monde : il va falloir poser des actes forts. **Notre mode de vie n'est pas durable, notre représentation du monde non plus, pas plus que notre définition instrumentale de l'intelligence.**

Le technosolutionnisme a vécu. Les femmes ou les victimes de racisme ne trouveront aucune consolation dans le développement de l'IA ou du transhumanisme. Ce n'est pas en allant plus loin dans la technologie qu'on va résoudre les problèmes d'égalité sociale. Au contraire, nous avons passé un tel seuil dans ce développement technologique que tout progrès est avant tout un progrès de la domination, qui profite en premier lieu aux dominants. En réalité, aujourd'hui, le luddisme, le rejet des machines et du rapport social qu'elles impliquent n'est pas contradictoire avec l'émancipation. Au contraire, c'est l'un des préalables à la mise en place de toute société égalitaire. L'égalité n'aura pas lieu dans le vide, dans le cyberspace ou dans le paradis après la mort. Elle aura lieu sur Terre, entre humains qui auront décidé de se débarrasser de la logique de la domination.

- 4 -
LES ANIMAUX PARTENT EN CROISADE AVEC FRANCK COCHOY

J'ai parlé de modestie. En effet, parfois — souvent même — s'empêcher c'est faire œuvre d'intelligence. Cela vous évoque-t-il la fameuse phrase d'Albert Camus « Un homme, ça s'empêche »[38] ? C'est l'occasion de soulever un point intéressant qui transparaît dans votre article : le rapport entre humanité et intelligence. Il faut en effet se demander si cette dernière est réservée à l'humanité. Beaucoup de personnes entretiennent cette croyance. Mais s'il y a bien un point sur lequel je rejoins vos thèses, c'est que l'intelligence n'est pas l'apanage exclusif de l'espèce humaine. C'est une caractéristique qu'on peut sans nul doute étendre aux animaux, ou du moins à bon nombre d'entre eux. On peut discuter de savoir si tous les êtres vivants sont intelligents. On peut également discuter de savoir dans quelle mesure une espèce mettant en place un arsenal nucléaire aux capacités de destruction qui dépassent l'entendement peut être dite intelligente. Par contre, nul doute ne subsiste quant à savoir si les grands singes — chimpanzés, bonobos, gorilles, orangs-outans — ont une intelligence comparable à la nôtre, une capacité à utiliser des outils, la possibilité de manier des symboles, et même une culture et une morale[39]. Vous mentionnez aussi les dauphins, les perroquets, les cétacés… Nous sommes d'accord, ne confondons donc pas intelligence et humanité.

Notre accord sur le sujet va plus loin : bien souvent, même celles et ceux qui acceptent l'idée que les animaux disposeraient d'une forme d'intelligence se sentent obligés de rappeler que l'être humain dispose d'une intelligence *supérieure*. Mais à quelle définition de l'intelligence une telle croyance se rapporte-t-elle ? Une fois de plus, à l'intelligence entendue comme calcul, agencement de moyens à des fins, efficacité, productivité. Pour citer la définition de l'intelligence que vous proposez dans votre article, « la capacité à atteindre des objectifs dans un large éventail d'environnements ». C'est vrai : l'être humain est capable d'habiter n'importe où sur la planète grâce à ses techniques, ses outils, ses vêtements, ses chauffages d'appoint et ses climati-

---

(38) Albert Camus, *Le premier homme*, Gallimard, 1994.

(39) Les travaux de nombreux éthologues sont à ce sujet éclairants. Voir la bande dessinée de vulgarisation d'Aurel *Singes. Quel genre d'animaux sommes nous ?*, Futuropolis, 2021.

seurs. On sait même aller sous l'eau et parfois sur la Lune. Les bonobos et les chimpanzés en sont, eux, bien incapables. Tout comme ils sont, je le rappelle, incapable de fabriquer des armes de destruction massive. Ils ne savent pas que le Groenland, l'Antarctique ou les fonds marins existent; ils n'ont pas non plus l'idée de les coloniser et de piller toutes leurs ressources fossiles. En un sens, leur comportement vis à vis de leur environnement est plus éthique que celui de l'être humain.

Sans doute les animaux ont beaucoup plus de difficultés que nous à produire de l'information et à la traiter. Sur le plan du calcul, tout comme sur le plan de l'efficacité, ce n'est pas à eux qu'on va s'adresser pour résoudre des équations du deuxième degré ou construire le viaduc de Millau. Pas plus que pour produire du sens, imaginer des histoires, des mythes. Ce dernier point me semble une propriété intrinsèquement humaine, ce que le philosophe Cornelius Castoriadis appelle la faculté d'imagination[40]. En un sens, c'est vrai, cela nous met à part. Nous sommes des animaux, mais des animaux un peu spéciaux : des mammifères dotés d'imagination. Par contre je ne crois pas que nous disposions d'une intelligence supérieure. C'est au nom d'une telle croyance orgueilleuse que notre espèce s'est permis d'asservir toutes les autres, d'inventer des techniques inhumaines comme l'élevage industriel ou la pêche au chalut. Et, oui, j'ai employé le mot « inhumain » à dessein : personne d'autre que l'être humain ne fait des choses inhumaines ! C'est quand même paradoxal. Nous avons conscience du bien et du mal, nous avons inventé le mal radical, et nous sommes capables de dire que ce dernier est inhumain. Alors, bon, se dire supérieurs aux autres espèces, je ne sais pas.

En cela, Franck Cochoy, je vous rejoins sur le fait qu'il faut attribuer une intelligence aux animaux. Mais, un peu de jugeote : si vous pensez que les animaux sont intelligents, alors que tout montre qu'ils ne sont pas très forts en maths ou en construction aéronautique, ne serait-ce pas un critère à intégrer à votre définition de l'intelligence, et qui viendrait finalement contredire votre idylle naissante avec les supercalculateurs électroniques ? Les animaux n'ont rien à gagner à votre définition computationnelle et opérationnelle de l'intelligence. Sur ce plan-là, ils sont perdants, car leur avantage se trouve davantage dans leur adaptation au milieu, autrement dit dans la modestie dont nous sommes incapables de faire preuve. Franchement, embarquer les animaux dans votre croisade pour l'IA me semble un peu trop anthropocentré.

---

(37) Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, 1975.

- CONCLUSION -
LE RÔLE DES SCIENCES SOCIALES

On arrive au bout, Franck. Je ne voudrais pas trop vous accabler, mais avant de vous laisser je dois vous dire un dernier mot. Après vous avoir parlé des animaux, c'est sur les universitaires qu'il faut finir. Comme ce que j'ai à vous dire n'est pas très gentil, je vais me permettre de passer au tutoiement, ce sera plus sympa. Voilà : tu connais le contexte économique. Derrière le développement de l'IA, il y a d'énormes enjeux d'argent et de pouvoir. La technologie vient bouleverser des monopoles acquis, permet l'émergence de nouveaux acteurs, envahit de nombreux domaines d'activité qui s'estimaient il y a peu intouchables (même si ce sont bien sûr toujours les grandes puissances du Nord qui restent à la manoeuvre). En dehors de quelques auteurs de science-fiction, qui aurait imaginé il y a quelques années que 30 % des adolescents américains qui utilisent l'IA trouvent que les interactions virtuelles sont autant voire plus satisfaisantes que les interactions avec leurs amis ? Et du côté des applications militaires, l'enjeu de l'IA est évidemment crucial.

Tu sais donc bien, Franck, que les géants de la Tech aussi bien que les États ont besoin, selon leurs propres intérêts, de développer l'IA. Et comme une modification des structures de production et de consommation doit toujours s'enrober d'un discours d'accompagnement, la publicité, le marketing, les producteurs d'images, de mots et d'idéologies sont courtisés. Hé, ça tombe bien, c'est exactement toi : sociologue du marketing, anthropologue du marché. Quel hasard ! Il y a un boulot pour toi et tes semblables : il faut expliquer aux consommateurs à quel point l'IA est nécessaire, utile, plaisante, naturelle ou conviviale. On doit vanter ses intérêts, au besoin en mentionnant quelques inconvénients, mais en se plaçant toujours d'un point de vue « constructif ». Ne pas rejeter l'IA « en soi », bien sûr, mais juste « s'interroger » sur certains de ses *usages*. Comme tu le disais dans un de tes bouquins à propos d'une application pour smartphone à des fins de marketing, il faut « cerner les potentialités du dispositif » et « évaluer les modalités et les chances d'insertion [du dispositif] dans son marché »[41]. Bref : accompagner le développement de la technologie avec un discours universitaire de bon aloi.

---

(41) Franck Cochoy, *Sociologie d'un « curiositif »*, op. cit.

À ce titre, ton article est exemplaire, car il y est question d'un basculement *ontologique* : tu cherches à placer les humains et les machines sur le même plan, en affirmant que tous deux partageraient une même nature d'êtres intelligents et que la question de l'ontologie ne se poserait même plus. **On peut légitimement se demander si le rôle des intellectuels et des chercheurs est bien de fournir des idéologies d'accompagnement aux technologies issues du capitalisme avancé. D'autant plus en se parant de vertus morales, et en rejetant ceux qui combattent les nouvelles technologies dans le camp du Mal et de la réaction.**

La Silicon Valley a besoin de nous fourguer ses innovations. Elle a également besoin d'« idiots utiles », dans le même sens que le Parti communiste cherchait à s'entourer d'intellectuels non communistes, sociaux-démocrates ou libéraux, pacifistes sincères, dans le but de favoriser les intérêts impérialistes de l'Union soviétique. Il me semble qu'ici, les sciences sociales sont entraînées dans une croisade qui sert des intérêts bassement matériels et mercantiles : le camelotage de l'IA.

Ce type de discours n'est pas très surprenant. Cela fait des années que, sous l'influence du très renommé sociologue de l'innovation Bruno Latour, une part importante des chercheurs en sciences sociales a pour totem la notion d'« hybridité ». Le « Parlement des choses » prôné par Bruno Latour, tout en se plaçant sous les auspices de Gaïa et du « Vivant » cherchait à inclure dans une même communauté politique êtres vivants et objets inertes[42]. Humains, animaux, ordinateurs, routes, monuments, rivières : tous membres de la société ! La critique de l'« essentialisation » a bon dos, et permet de tout mélanger, en accompagnant le déferlement technologique[43]. Enfin, je ne t'apprends rien, puisque tu avoues toi-même être très influencé par la pensée latourienne[44] et que tu cites le sociologue dans ton article. Voilà pourquoi tu veux accueillir les IA parmi nous. Pour toi, la distinction machines/vivant n'a aucun sens. Tout juste précises-tu que l'accueil de ces « créatures » (je te cite) doit être « prudent » et « démocratique ». La belle affaire, Francky ! Tu as déjà entendu quelqu'un

---

(42) Bruno Latour, « Esquisse d'un parlement des choses », *Ecologie & politique* n° 56, 2018. https://shs.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2018-1-page-47?lang=fr#s1n5

(43) À ce sujet, voir Nicolas Bonanni, *L'écologie, révolutionnaire par nature*, op. cit., en particulier l'annexe « La nature de l'écologie ».

(44) Franck Cochoy, *Une histoire du management. Discipliner l'économie de marché*, 1999.

prôner un accueil imprudent et antidémocratique ? Non, vraiment, sous des atours de belles idées généreuses et écologiques, les disciples de Bruno Latour comme toi fournissent surtout du pain béni à la Silicon Valley qui rêve de voir ses IA et ses androïdes accéder au statut de citoyen.
Moi, de mon côté, je t'avoue qu'il me semble modestement que le rôle de ceux qui pensent est de produire du sens critique, plutôt que se poser en conseillers du prince et en stratèges de l'innovation. Le technocapitalisme détruit la planète dans des proportions affolantes et cherche à imposer ses innovations, son mode de vie et sa vision du monde. À nous de nous montrer, enfin, à la hauteur de notre humanité, et de refuser les progrès de la domination, l'IA en premier lieu.
Refuser l'IA, c'est facile et c'est amusant. C'est facile, parce que l'IA est vraiment un gadget, du moins dans les usages qui sont consentis aux sans pouvoirs, un truc dont on n'a pas besoin. Il est facile de s'en dispenser individuellement, que ce soit dans les études, au travail ou dans la vie quotidienne. Ce boycott quotidien est le premier pas. On peut aussi en dire du mal, affirmer haut et fort qu'on ne s'en sert pas, qu'on refuse cette logique, qu'on ne veut pas participer à la course folle à l'innovation. Rappeler que l'IA consomme des ressources naturelles exorbitantes. Et en allant un peu plus loin, on peut chercher à entraver la production, à faire acte de sabotage : empêcher les implantations des nouveaux data centers dédiés à l'IA, contester les agrandissements des usines de puces électroniques qui servent à fabriquer le « monde augmenté », s'opposer à la numérisation généralisée. Là bien sûr, c'est moins facile. Mais là où ça peut être amusant, c'est que l'IA avance à visage découvert. Elle fait sa promo dans de nombreux débats « citoyens », comme ces jours-ci ceux de la Fête de la science sur le thème « Intelligence(s) »5 : autant d'occasions d'aller porter la contestation et de gâcher la fête. L'IA a même des promoteurs assumés, des gens qui font sa publicité, des sociologues serviles (tu vois de qui je parle ?). On peut les dénoncer publiquement, se moquer d'eux, montrer leurs contradictions, voire leur jeter des tomates ou des tartes à la crème les jours de grande forme. Faire preuve d'esprit critique, c'est sans doute plus ça que de chercher à accueillir les IA parmi les humains.

A bon entendeur, mon Francky !

---

(45) https://www.fetedelascience.fr/la-fete-de-la-science-2025-explore-les-intelligences

Dans cette réponse à un sociologue faisant la promotion de l'IA, on se demande si l'on peut décemment qualifier d'« intelligentes » des machines de calcul, même extrêmement performantes ?

En réalité, si on les considère comme telles, on réduit l'intelligence au calcul. C'est autour de cette réduction que le capitalisme libéral a construit sa conception de l'être humain — excluant au passage les animaux et repoussant aux marges de l'humanité les peuples n'ayant pas la même obsession calculatrice.

Souscrire à une telle définition de l'intelligence reviendrait donc à jouer un bien mauvais tour aux idéaux d'émancipation.